



MARC BAUER
L'ÉTAT DE LA MER (Lame de fond, 2011-2020)

Du 4 mars au 9 mai 2021



Fonds régional
d'art contemporain
Auvergne

DOSSIER DE PRESSE

INFORMATIONS PRATIQUES

MARC BAUER

L'ÉTAT DE LA MER (Lame de fond, 2011-2020)

4 mars - 9 mai 2021

Exposition

Commissaire : Jean-Charles Vergne, Directeur du FRAC Auvergne

FRAC Auvergne

6 rue du Terrail - Clermont-Ferrand - France
04 73 90 50 00 - www.frac-auvergne.fr

Contact Presse

Florence Furic - FRAC Auvergne
04 73 90 50 00 - florence@fracauvergne.com

Publication du livre Marc Bauer

Français/anglais - 208 pages - prix 19 euros

NOS PARTENAIRES





Couverture : *Sea* - 2019 - Animation film - 58 " - Looped, black and white

Ci-dessus : *Untitled, Aquarius* - 2018 - Pencil on paper - 222 cm x 150 cm

MARC BAUER

L'ÉTAT DE LA MER (Lame de fond, 2011-2020)

Les œuvres de Marc Bauer procèdent d'une archéologie, elles creusent dans le passé et font remonter à la surface du temps les restes froids des tragédies anciennes pour les accommoder avec les fêlures du présent. Ses dessins, souvent scandés par la présence de textes lapidaires, parfois violents, en appellent à une poésie singulière, mélancolique autant que vénéneuse.

Cette exposition est la troisième de l'artiste au FRAC Auvergne et clôt un cycle débuté il y a une douzaine d'années. En 2009, l'exposition *Laque* et le livre *Steel* concernaient la question du pouvoir. En 2014, *Cinerama* et le livre *The Architect* poursuivaient la réflexion sur la question de l'interprétation des événements historiques. Avec *L'État de la mer* et le livre *White Violence*, la perspective historique est résolument plus frontale car plus actuelle, tournée vers la violence de la tragédie migratoire dont nous sommes les témoins.

Le point de départ de ce projet fut une image parue le 12 juin 2018 dans le quotidien *Le Parisien*. Elle montrait le navire *Aquarius* sauvant des migrants des eaux de la mer Méditerranée. À partir de ce document, Marc Bauer entreprend des recherches approfondies, parcourant l'histoire de l'art en quête de naufrages et de drames maritimes, établissant des liens entre l'autrefois et le maintenant pour pointer la violence contemporaine en la soulignant par ses précédents historiques. De l'art égyptien aux ex-voto, de l'antiquité grecque au scandale de la Méduse peint par Géricault, des gravures de négriers aux images de déportés juifs, du traitement des migrants vendus tels des esclaves en Libye jusqu'aux déclarations de l'ex-ministre de l'Intérieur italien Matteo Salvini, il s'agit de viser le présent, notre présent. Comme le précise l'artiste à propos de la crise migratoire, «le traitement médiatique de ces drames met principalement l'accent sur le nombre de morts, de disparus ou de rescapés mais rarement sur le destin individuel de ces personnes. L'information est traitée d'un point de vue très euro-centré, blanc, avec tous les préjugés raciaux que suppose une telle vision. Je pense aussi que chacun de nous ressent un certain malaise face à ces images, car à les voir, on sent bien que ce qui nous place du « bon côté », c'est-à-dire celui des privilégiés, est purement le fruit du hasard.»

Jean-Charles Vergne
Directeur du FRAC Auvergne



Untitled, Greek Art - 2018 - Pencil on paper - 100 cm x 140 cm

«En 2018, en lisant un article sur Facebook, je suis tombé sur une image d'un sauvetage en mer par l'Aquarius. Elle m'est restée en mémoire un certain nombre de jours. En dépit du manque d'empathie que j'éprouvais pour ce type d'images, quelque chose m'interpellait, m'intriguait dans cette photographie. Le travail a ainsi commencé, d'une manière assez intuitive... Je me suis demandé pour quelle raison je n'avais pas développé une proximité plus grande avec ce genre d'iconographie ; l'exposition que je présente au FRAC Auvergne peut se lire comme une tentative d'y trouver une réponse. Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris que tout ce travail est, en réalité, un moyen de comprendre ma perception des images, ma manière de les lire, de les digérer. C'est aussi une façon de cerner comment, souvent de façon inconsciente, elles en viennent à exercer un profond impact sur notre manière de penser et de ressentir. En recopiant les dessins et en créant une sorte d'index, j'ai découvert que mon rapport à ces images était inconsciemment construit sur des préjugés : l'idée que les gens sur ces bateaux ne sont jamais neutres, qu'ils ne sont pas comme nous, qu'ils constituent une menace potentielle. Les embarcations de migrants nous renvoient à d'autres représentations de navires, plus anciennes, dont les occupants sont des esclaves, des prisonniers, des fous, des pirates, des envahisseurs...».

Marc Bauer, extrait de l'entretien avec Nathan Réra publié dans le catalogue de l'exposition

Si le motif du naufrage est omniprésent chez Marc Bauer, il l'est exclusivement sous la forme d'œuvres préexistantes (Delacroix, Dürer, Géricault, Hokusai...), que le dessinateur réinterprète et traite comme des « symptômes ». Mais il répugne à mettre en scène le naufrage des migrants : on ne trouve, par exemple, aucune transposition contemporaine du Radeau de la Méduse, ni aucune reprise de photographies qui pourraient y faire penser. Le dessinateur a bien compris que la forme-tableau est inapte à transmettre la réalité vécue par ceux qui prennent la mer, car elle reconduit les codes culturels de l'Occident tout en excluant les leurs. Cette prise de conscience l'oblige à trouver la forme adéquate pour suggérer l'épreuve de la traversée.

Nathan Réra, extrait du texte « La traversée des images » publié dans le catalogue de l'exposition



Untitled, 1860 - 2018 - Pencil on paper - 100 cm x 140 cm

Untitled, Delacroix - 2018 - Pencil on paper - 100 cm x 140 cm

Si les reproductions d'ex-votos, de gravures de négriers ou de photographies de déportés juifs s'invitent dans le grand récit de Marc Bauer, il s'agit moins de niveler les événements que de « mettre en contact l'Autrefois et le Maintenant », comme si ces images « visaient » notre présent. Le projet de Marc Bauer s'inscrit donc à rebours de l'imagerie médiatique. Son dispositif d'alerte invite à sonder la fabrique des regards et des imaginaires. En cela, le geste – éminemment politique – de Marc Bauer réside dans la volonté de redistribuer les places et les identités, de redécouper les espaces et les temps, le visible et l'invisible, le bruit et la parole.

Nathan Réra, extrait du texte « La traversée des images » publié dans le catalogue de l'exposition

«Tout mon travail fonctionne sur la double idée de déplacement et de remontage, comme un film documentaire pour lequel on utiliserait des images provenant de différentes sources (télévisuelles, familiales, historiques, etc.). Souvent, j'utilise les images les plus connues, celles auxquelles tout le monde a été confronté, parce qu'elles permettent de créer des points de rencontre avec le spectateur, qui les a déjà plus ou moins dans la tête. Le dessin devient une sorte de rappel, de déclencheur qui ravive la mémoire. Le spectateur peut y projeter la version singulière de son souvenir, d'autant que le dessin génère une forme de déplacement, soit par l'esthétique (le flou), soit par la technique (la transposition d'une peinture, d'une sculpture, d'une photographie ou d'une image de film en dessin). C'est le cas, par exemple, de mon interprétation du Radeau de la Méduse de Géricault : la distance que crée le dessin permet au spectateur de se réapproprier l'image, d'en faire l'expérience d'une nouvelle manière, non plus prédéfinie par son contexte d'origine.»

Marc Bauer, extrait de l'entretien avec Nathan Réra publié dans le catalogue de l'exposition



Untitled, Gericault - 2018 - Pencil on paper - 100 cm x 140 cm

Le dessin intitulé *Portrait* provient d'un reportage dénonçant le traitement des migrants en Libye, diffusé par la chaîne américaine CNN le 17 novembre 2017. Il s'agit d'une vidéo, filmée avec un téléphone portable, d'une vente de migrants venus d'Afrique comme jadis sur un marché d'esclaves. Les acquéreurs, situés hors-champ, font monter les enchères et l'un des prisonniers, un Nigérian, est finalement vendu pour la somme de quatre cents dollars. L'appropriation que fait Marc Bauer de cette image est plus « objective » que celle de l'Aquarius : il la reproduit avec la bande passante qui court au bas de l'écran, lors de la diffusion de la séquence en boucle sur les chaînes d'information. Le placement du texte, non aligné par rapport au dessin et coupé par les bords de la feuille, accroît le caractère brut du document autant qu'il génère une impression de malaise. L'image est traitée comme un produit de consommation pré-formaté, avec une forte accroche, et le spectateur placé dans une posture inconfortable, entre incrédulité, indignation et voyeurisme. Cette spectacularisation du traitement de l'information finit par jouer contre l'image, dans laquelle Marc Bauer voit d'abord une manifestation contemporaine de pratiques esclavagistes plus anciennes – raison pour laquelle il lui donne pour pendant une gravure du massacre du Zong avec le dessin *Slave Ship*. Entre fin novembre et début décembre 1781, le Zong, un bateau négrier britannique en route vers la Jamaïque, se trouve à court d'eau potable. Sur les ordres du commandant Luke Collingwood, l'équipage jette par-dessus bord plus de cent vingt esclaves noirs, espérant être dédommagé par l'assurance contractée avant le départ du navire. L'affaire est portée en justice et devient emblématique du combat mené par les abolitionnistes en Angleterre.

Nathan Réra, extrait du texte « La traversée des images » publié dans le catalogue de l'exposition



Untitled, Portrait - 2019 - Pencil on 4 paper sheets, each one 100 cm x 70cm



Sea, court-métrage d'animation de cinquante-six secondes, procède justement de l'intention de dépasser l'imagerie médiatique. Marc Bauer y livre le portrait d'un migrant, mais un portrait sans visage, puisque le principal protagoniste est invisible. S'abstenant de reconduire un lexique visuel prévisible, l'artiste joue des potentialités que lui offre la technique de peinture à l'huile noire sur Plexiglas, déjà expérimentée pour d'autres films mais ici menée à un degré d'épure inédit. En un unique plan subjectif, l'artiste nous fait adopter le regard du migrant à la dérive, perdu en haute mer. L'image tangué au rythme de la houle, alterne des moments de calme et d'agitation, les vagues se cabrant au gré des vents, crachant leurs filets d'écume, tandis que se font entendre le souffle de la brise, le clapotis de l'eau et les bruits internes d'un corps (respiration, battement de cœur). L'horizon est l'unique repère qui, parfois, disparaît à la faveur d'un creux violent, l'écran devenant tout entier cette mer grosse, sauvage et instable, indifférente à la tragédie des hommes. Audible dans tout l'espace d'exposition, le son remplit une fonction déterminante : il rythme la traversée des images et conduit le spectateur vers un espace de perception qui n'est plus celui des privilégiés ou des élites. Il inverse de surcroît, subtilement, le rapport de force entre les régimes sonores des puissants et des invisibles, comme s'il remettait l'humain au centre d'une civilisation où les États usent des hautes technologies pour se protéger des « invasions » extérieures. En déléguant au son la part manquante des images, Marc Bauer propose en somme de redéfinir la hiérarchie entre le visible et l'invisible : il ne suffit pas de voir la détresse des migrants, il faut surtout l'entendre et la laisser nous atteindre.

Nathan Réra, extrait du texte « La traversée des images » publié dans le catalogue de l'exposition



«Je voulais réaliser un portrait mélangeant plusieurs impressions de la mer, comme si l'on était au milieu, sans rien autour. J'ai regardé beaucoup de films avant de réaliser le mien, pour y observer les différentes formes de vagues, lorsque la mer est calme, lorsqu'elle est plus agitée voire carrément déchaînée... Quand je réalise un film d'animation, je travaille de manière très intense. En l'occurrence, cela m'a mobilisé quotidiennement pendant dix jours, dix-sept heures d'affilée. C'était aussi une expérience physique puisque j'étais complètement pris dans cette ambiance, avec une concentration extrême. J'avais déjà procédé ainsi pour *The Architect* (2013), qui figure dans la collection du FRAC Auvergne, projet pour lequel j'avais travaillé nuit et jour. La plaque de Plexiglas est placée sur une table lumineuse avec, au-dessus, un appareil photo relié à un ordinateur. Je peins directement sur la plaque, puis j'utilise des pinces larges, très douces, en multipliant les passages sur l'huile qui n'est pas sèche, parfois jusqu'à vingt fois. Cela crée des effets de flou, une esthétique proche d'une diapositive filmée. On a l'impression de regarder des restes de pellicule retrouvés quelque part, très abîmés...

Pour la bande-son, j'ai enregistré des battements de cœur, des respirations, des bruits d'eau, de mer, de vent. On a parfois l'impression d'un son lointain qui couvre le paysage, et parfois le son semble beaucoup plus proche, comme si l'on entendait les battements de son propre cœur. J'ai vécu une expérience de ce type en Israël. Je me suis mis à nager, au large, et je n'ai pas réalisé que j'étais en réalité beaucoup plus loin de la plage que je ne le pensais... La mer était très calme et il y avait un silence incroyable, à tel point que je n'entendais plus que le son de mon cœur. J'ai essayé de retrouver cette sensation dans *Sea*.»

Marc Bauer, extrait de l'entretien avec Nathan Réra publié dans le catalogue de l'exposition